

Un bivouac aux Diablerets



Les Diablerets et l'Argentine vus des Lués. Marcel Jaton

Un rendez-vous plein d'imprévu

A l'origine, il avait été décidé d'aller bivouaquer au col d'Entrèves. C'est un col qui domine le glacier de la Brenva, et on peut y accéder assez aisément depuis l'aiguille du Midi en descendant l'itinéraire normal de la vallée Blanche jusque sous le Gros Rognon, puis en remontant à peaux de phoques sous Tour Ronde en direction du col d'Entrèves, entre les Flambeaux et la Tour Ronde, avec l'impressionnante face du Grand Capucin à main droite.. Nous étions tout au début de juin, et les possibilités de ski « normales » étaient échues depuis plus d'une semaine déjà.



Le col d'Entrèves photographié de l'aiguille du Midi, avec Tour Ronde à droite. Avril 2007. En arrière-plan, les Alpes du Piémont.

Le rendez-vous était à Bex, pour ramasser le seul non-Lausannois de la bande; au buffet de la gare de chemin de fer, parce qu'attendre les autres ça donne soif, c'est bien connu. Et puis, les gares ont ceci de pratique, c'est qu'en général elles sont faciles à trouver ; même quand l'époque ne connaît pas encore le pilotage par GPS qui tend en ce vingt-et-unième siècle à faire de tout voyageur un assisté incapable de lire une carte si elle n'est pas affichée (parfaitement annotée, et si possible commentée par une voix agréable) sur un

écran illisible au soleil et en panne de courant lorsque l'on aurait réellement besoin d'aide.

Mais Bex, c'est aussi la porte du Valais dans le Chablais, avec la Cime de l'Est qui se dresse de manière emblématique pour surveiller les vignobles et la Mine de Sel, fierté de la région. En fait, à Bex, on est déjà un peu dans l'ambiance montagne ; cela permet de faire un dernier check-up avant de se lancer à l'aventure.



La Cime de l'Est des Dents du Midi, et la Forteresse, vues des hauts de Bex, Marcel Jaton, 1957

On se retrouve donc au buffet de la gare de Bex, et là, nous apprenons que l'ami Roger a une nouvelle voiture, et qu'elle est vachement bien. D'ailleurs, Roger sera le héros incontesté de ce week-end aventureux, puisqu'il parviendra à lui seul à reprogrammer intégralement la course prévue.

Bon, Chamonix est encore loin, faut se bouger, on se prépare, mais un petit problème se fait jour : Roger a oublié les clés de sa voiture DANS sa voiture. Et bien évidemment, les portes sont fermées à clé ; et on est samedi après-midi, les garages ouverts ne sont plus vraiment légion dans une petite ville comme Bex. On essaye tant bien que mal, mais une Volkswagen Passat Variant syncro n'est pas facile à ouvrir pour les amateurs que nous sommes. Vaïlle que vaïlle, on finit par trouver quelqu'un qui arrive avec du matos de cambrioleur de bagnole, et il ouvre la voiture. Mais l'heure a avancé, ça va être très *short* pour arriver à Chamonix et s'équiper avant le départ de la dernière benne pour l'aiguille du

Midi !



Les Diablerets, vus d'Anzeindaz, aquarelle de Marcel Jaton, 1961

Concertations. On réfléchit (ce qui ne nous fait pas gagner du temps, soit dit en passant), et on finit par décider d'aller aux Diablerets lorsque nous apprenons que la télécabine est toujours ouverte. Ce sera un bivouac au sommet des Diablerets, voilà tout...

L'établissement du bivouac

Arrivée sans histoires au Scex Rouge. Les remontées mécaniques sont fermées, seule la télécabine du Scex Rouge est encore en exploitation¹. Il y a un couple de Japonais probablement récemment mariés qui insistent pour se faire photographier avec notre équipement. Le monsieur est en costard cravate avec des semelles cuir (dans la neige, c'est approprié!), la dame a une jupette et de petits souliers à talons, et munie d'un piolet, d'un sac à dos deux fois plus large qu'elle et d'une paire de skis, ça vaut effectivement la photo ! Si elle a eu des enfants par la suite, ils doivent rire encore.

Et encore, qu'est-ce que cela aurait donné avec un paquetage à l'ancienne, genre 1939-1945 ?



Paquetage complet des troupes alpines suisses en 1940. Dessin Marcel Jaton

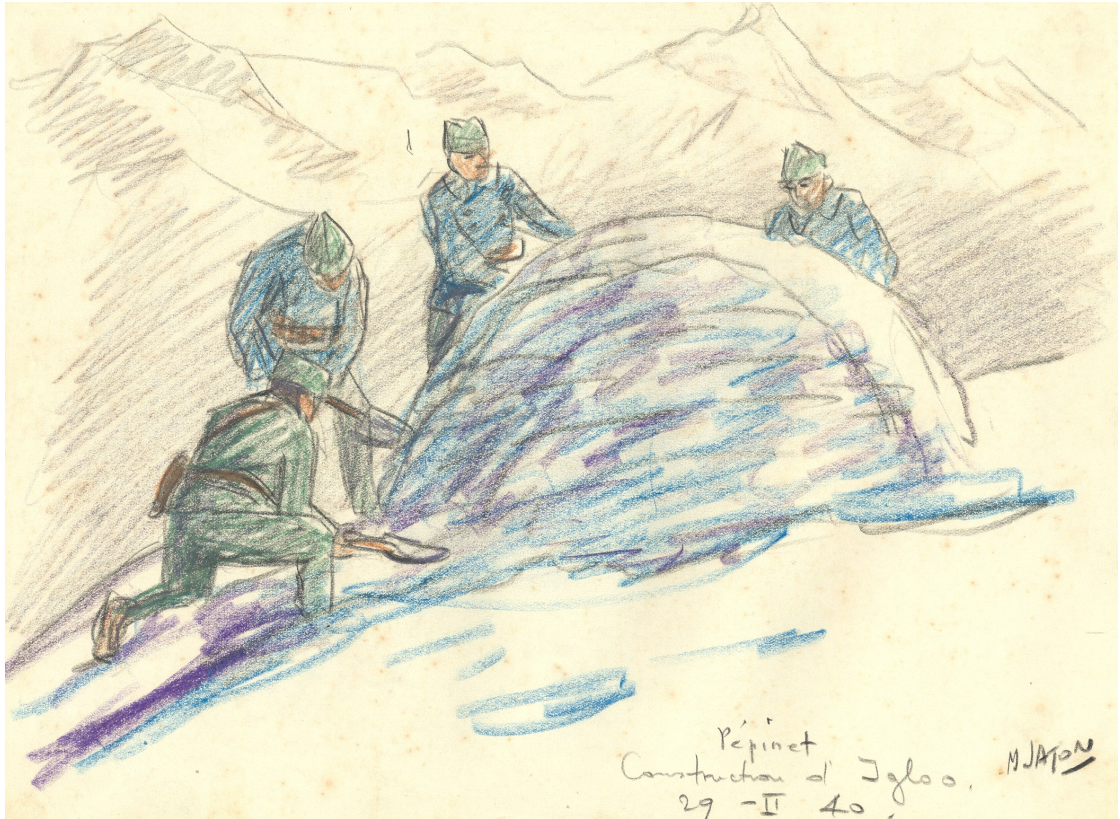
Enfin on parvient à partir, d'abord le long de l'arête séparant le vallon de Prapio

¹ Il s'agissait à l'époque de l'ancienne télécabine du Scex Rouge, avant la mise en place du restaurant Botta et des diverses réjouissances installées depuis, dont le « Peak Walk » et le toboggan dont on se demande ce qu'il fait là-haut...

et la glacier de Tsanfleuron, puis par un col bien marqué sur le glacier des Diablerets le long du Dôme. L'après-midi avance, et on se trouve un endroit pour creuser un trou de neige sous le Dôme, dans une belle congère. On avait pensé à un igloo dans un premier temps, comme on nous l'avait enseigné dans les cours militaires alpins de la belle époque.



Construction d'igloos, Marcel Jaton 1941



Construction d'igloo, Marcel Jaton, 1940

Mais bon, un igloo, ça prend pas mal de temps, et on était déjà bien avancés dans la journée. Et il faut aussi préciser que nous n'avions pas de règlement idiot qui nous imposait de construire un igloo alors qu'il y a plus simple et tout aussi confortable. Et surtout, il n'y avait personne pour nous dire ce que nous devons faire, ce qui tend à simplifier la situation.

On avait demandé aux potes d'amener de petites pelles à neige, et Roger (oui, toujours lui) avait trouvé des pelles dans les surplus de l'armée américaine. Je soupçonne que ces surplus, c'est du matos de seconde zone que l'armée américaine fait fabriquer pour vendre aux autres armées, histoire de les saboter (et accessoirement de récolter du fric pour fabriquer du matos valable pour leurs « boys »). Et ce qu'on trouve dans les magasins, c'est du matos tellement pourri que même les autres armées n'en ont pas voulu. Bref.

C'était l'époque de « Desert Storm » avec George Bush père dans le rôle repris plus tard par son fils, et les pelles étaient soi-disant utilisées par l'armée américaine dans le désert irakien. C'est dire si c'était de bonnes pelles ! Effectivement, dans le neige molle, cela n'allait pas trop mal : l'ennui, c'est qu'il y avait environ dix centimètres de neige molle, après quoi on arrivait sur du névé vieux de plusieurs saisons et dont la consistance était plus proche de la glace que de la neige. Le résultat pour les pelles a été d'ailleurs à l'image du résultat de l'occupation de l'Irak par les Américains : un désastre. Mais au moins, les

Américains ont-ils pénétré en Irak : les pelles, elles, n'ont même pas réussi à pénétrer ne serait-ce que cinq centimètres de névé avant de ressembler à des morceaux de fer-blanc passés sous une rame de TGV. Le général Mac Arthur lui-même (et peut-être même George W. Bush) aurait admis que la neige des Diablerets n'est pas tout à fait assimilable aux sables irakiens...

Deux piolets et une vieille pelle en aluminium et manche en bois achetée dans un supermarché à CHF 15.- (mais non estampillée « US Army ») ont donc dû se relayer pour creuser l'abri du bivouac. Bon, un bivouac, c'est pas très grand, mais cela fait tout de même pas mal de matière (dure) à creuser et pelleter. Les travailleurs doivent donc être très actifs pour que l'ouvrage progresse. Et puis, on a beau pelleter, l'abri reste toujours assez petit malgré tout. Travailler assidûment à plusieurs dans un espace restreint implique que l'on soit très attentif aux autres sous peine de chocs pouvant être désagréables, voire parfois dangereux. Et cela n'a pas manqué : dans l'enthousiasme, Roger (eh oui, encore lui) qui maniait le piolet pour casser la glace fit un mouvement imprévu, et la pointe du piolet (le bout avec une pointe pour planter dans la glace...) alla frapper durement le front de son voisin immédiat. Nous avons hésité à aller chercher un hélicoptère avant que le blessé ne finisse par nous assurer que cela irait, et nous lui avons fait un pansement impromptu pour stopper l'hémorragie et rafraîchir aussi l'hématome qui était en train de se former. L'avantage, c'est qu'on avait de la glace sous la main...

Un repas gastronomique sur des couvertures de survie

L'abri terminé, le maître d'œuvres pouvait entrer en scène. Il aurait fallu l'introduction de « Ainsi parlait Zarathoustra » pour annoncer la poularde au Gevrey-Chambertin du cuisinier de l'impossible, notre ami et précieux cuisinier. D'ailleurs, un bon cuisinier devient assez rapidement un très bon ami... Accompagné de bourgognes délicats, le repas fut une splendeur.

Un aperçu de la recette à l'origine du repas (il est vraisemblable que cette recette ait subi quelques compromis, mais ne le dites à personne, et surtout pas au cuisinier) :

Ingrédients pour 5 à 6 personnes:

*1 poularde
sel
poivre
muscade
100grs de lard maigre
250grs de carottes
500grs d'oignons
1/2 verre de cognac ou d'eau de vie
beurre ou huile*

thym
laurier
persil
2 gousses d'ail
3 morceaux de sucre
1 cuillère à soupe de farine
1/2 à 3/4 d'une bouteille de vin rouge.

Préparation

Découpez la poularde en 10 morceaux. Réservez. Taillez le lard en petits dés. Parez les carottes et coupez-les en rondelles un peu épaisses. Pelez les oignons et divisez-les en 2 ou en 4 s'ils sont trop gros. Faites-les doucement rissoler dans l'huile et le beurre avec les dés et gardez-les dans une assiette. Dans la même cocotte faites revenir les morceaux de poularde, versez le cognac et flambez. Puis retirez la viande et mettez à la place les carottes que vous faites rissoler également. Saupoudrez de farine. Mélangez. Disposez par-dessus les morceaux de volaille. Ajoutez sel, poivre, muscade, thym, laurier, persil, ail écrasé, le vin, le sucre, les oignons et le lard. Faites mijoter une bonne heure à petit feu et à couvert. Dégraissez la sauce. Disposez les morceaux de poularde sur le plat de service. Nappez avec la sauce. Décorez de croûtons dorés. Présentez à part les légumes choisis pour accompagner.

On est loin du repas improvisé dans la gamelle...



Bivouac, dessin de Marcel Jaton, 1941

Ne pas oublier que tout ceci doit tenir dans un sac de montagne avec des habits chauds, et divers accessoires pas tout à fait inutiles dans un bivouac, comme un sac de couchage... Mais notre cuisiner ne pouvait nous dispenser qu'un repas exceptionnel. Si

exceptionnel, au final, qu'il méritait un feu d'artifice. Ce fut fait avec un orage d'une violence rare qui s'abattit sur le bivouac entre minuit et une heure du matin. Les éclairs étaient si nombreux que le bivouac était illuminé par les parois de glace; heureusement les coups de tonnerre étaient quelque peu amortis par l'épaisseur du bivouac, sans quoi nous aurions été assourdis. Un moment, l'un de nous se leva précautionneusement pour jeter au loin d'un coup de pied énergique un piolet qui était planté à l'entrée. Aux questions sur son geste, il argumenta qu'il avait entendu chanter le piolet et vu briller comme une flamme sur la panne... Je pense que le Bourgogne et le whisky qui avait servi de... (non, c'est pas un pousse-café, il n'y avait pas de café...) ... digestif peuvent éventuellement fournir un début d'explication à ce phénomène que nous appellerons pudiquement « météorologique ». L'orage s'est ensuite calmé, et le reste de la nuit ne fut plus troublé que par les dormeurs... Ce qui n'implique pas forcément moins de bruit d'ailleurs.

L'ambiance du sommet

Vers trois heures et demie ou quatre heures du matin, quelques lève-tôt sont montés au sommet des Diablerets, à une demi-heure du bivouac; le ciel était à nouveau découvert, l'air lavé par l'orage était très pur, et ils ont eu droit au spectacle des sommets qui s'allument les uns après les autres au lever du soleil; vers cinq heures trente, ils étaient de retour, les yeux pleins de lumière et l'esprit émerveillé.

Vers 9 heures, après un petit déjeuner copieux, tout le monde est remonté au sommet, mais les Diablerets étaient redevenus « simplement » une magnifique montagne avec un point de vue exceptionnel, voire unique, sur les Alpes.



Gaston Rébuffat disait : « Sur les montagnes, les hommes ne font que passer un court instant ». Eh oui, il faut redescendre ; et ce n'est pas une décision toujours facile à prendre. Retour vers le boulot, la télé, la ville... Mais on reviendra ! La prochaine fois que Roger paume ses clés dans sa nouvelle voiture, on sera là. Promis. Et tant pis si on est trop vieux d'ici là.

A part ça, descendre des Diablerets peut se faire de diverses façons. La descente « normale » actuellement passe par le combe d'Audon (au fond de laquelle sévit une usine à saucisses-frites dont les effluves permettent la localisation sans GPS à deux kilomètres par épais brouillard), puis emprunte un télésiège qui ramène à l'Oldensattel, puis dans un deuxième temps, à la station intermédiaire de la cabane des Diablerets d'où l'on peut revenir par la télécabine au col du Pillon. Il est aussi possible, depuis l'Oldensattel, de prendre une piste moyennement intéressante qui amène à Reusch dans la vallée de Gsteig, puis revenir en car postal vers le col du Pillon.

Plus intéressant, on peut descendre directement à skis vers la station de la cabane des Diablerets (ce que nous avons fait lors de ce bivouac mémorable) ; l'itinéraire suit le chemin d'été de la cabane des Diablerets au sommet des Diablerets.



Sommet des Diablerets, dessin de Marcel Jaton, 1917

Du Scex Rouge, plusieurs itinéraires très alpins descendent l'arête Nord du Scex Rouge,

puis gagnent la combe du Dar pour rejoindre le col du Pillon ; mais ces itinéraires sont relativement exposés, et réservés à des skieurs pouvant assurer au besoin des virages sans chute.

Il est aussi possible depuis la cabane des Diablerets de suivre une vire exposée qui contourne l'éperon sur lequel est bâtie la station intermédiaire, et aboutit dans un couloir d'abord raide et exposé, puis devenant relativement débonnaire jusqu'à l'arrivée au col du Pillon. Si un responsable vous voit emprunter cet itinéraire, il est probable qu'il se fâche un peu.

Enfin, pour la bonne bouche, lorsque l'on descend du sommet des Diablerets, on est amené à remonter un peu pour gagner un col qui sépare le glacier de Tsanfleuron du glacier de Prapio. La descente du glacier de Prapio n'est pas faite très souvent, mais est absolument somptueuse. La sortie du glacier est compliquée (et le réchauffement climatique n'arrange pas forcément les choses): on peut sortir assez haut rive gauche pour gagner le plateau de Pierredar et la cabane homonyme (ainsi que le refuge bivouac situé un peu plus bas, une merveille de rusticité) par un système de couloirs entre les barres de rochers, ou sortir rive droite dans des pentes exposées, à éviter en cas de danger d'avalanches.



Le plateau de Pierredar (en été). Aquarelle de Marcel Jaton, 1936

Dans les deux cas, il faut rejoindre l'itinéraire de montée de Pierredar en dessous de la barre de rochers qui ferme le plateau, puis choisir un couloir très raide pour la descente sur

Creux de Champ (Plusieurs couloirs sont utilisables selon l'enneigement ; mieux vaut avoir choisi « sa » solution à l'aller, depuis la station des Diablerets). En cas de danger d'avalanches, on empruntera le chemin d'été dans la forêt, skis sur le dos. Depuis Creux de Champ, il faut payer le prix de cet itinéraire exceptionnel des Alpes Vaudoises : pousser ou marcher jusqu'à la station des Diablerets. La perfection n'est pas de ce monde (enfin, pas très souvent).